

*Les*  
*Mille Exils*  
*de*  
*Victorine*



*Hubert*  
*Huertas*

Hubert Huertas

Les Mille exils de  
Victorine

© Hubert Huertas, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4984-0

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À ma mère Victorine et à mon père Michel,  
Qui ont souffert de cette histoire de religions,  
Mais dorment quand même ensemble*

*Lorsque nous comprimons notre personnalité multidimensionnelle dans le corset d'une identité unique... alors il nous devient plus facile de voir en l'autre un ennemi.*

*Salman Rushdie*

## UN SECRET ENTRE NOUS

*Alger, printemps 1960.*

— Tu sais, mon fils, il faut que je te dise... Je ne suis pas comme vous... Cette phrase poursuit l'enfant depuis trois quarts de siècles, sans fracas, comme une petite musique. La mère la lui a dite un jour avec l'air de livrer un secret difficile, qui faisait un peu peur. Depuis, il a grandi, puis vieilli, et en pensant à ses parents, il a compris ce qui distingue le grand amour de l'arrangement, si souvent confondus dans la vie ordinaire. Le mariage est une commodité mais l'amour un foutoir, qui brise la porcelaine, brutalise les convenances, arrache les feuilles de vigne, bouscule les certitudes, maltraite les intérêts, met le désordre au cours des choses et aux dentelles.

Cette histoire est celle d'un amour impossible... Une affaire absolument normale, assez banale pour pâlir dans un album sépia, mais trop bancale pour trouver une place au-dessus de la commode. L'histoire de ses parents. Une rencontre en 1945, après la guerre, en Tunisie, entre un homme jeune et une femme à peine sortie de l'enfance, une union devant monsieur le maire, puis des enfants, deux frères et lui au milieu. Le père est gendarme, la mère est « sans profession » comme on écrivait à l'école à la rentrée des classes, en remplissant sa fiche. La vie des gens qui ne font pas de bruit, quoi, mais qu'une révolte a réunis, une infinie résignation en même temps qu'un refus radical. Ils ont tenu tête aux convenances, aux guerres, et aux exils. Séparés par le ciel, ils ont désobéi sur terre, jusque dans leurs cercueils.

La faille de ce destin tranquille est un puits qui aspire l'enfant devenu grand. La vie de ce père et de cette mère, dans leur modeste intimité, interpelle les fureurs d'un demi-millénaire de violences décidées par les princes et subies par les quidams, les pas grand-chose, les fétus, les bavures collatérales, les dindons de la farce. Alors que le père et la mère se sont éteints et que lui-même avance vers leur vieillesse, le fils est renvoyé au défi de ses parents. Il les aperçoit dans les convulsions du monde, face aux communautés fermées, aux Juifs, aux Catholiques, aux Musulmans, à ce Dieu qu'on mitonne comme un cocktail molotov. Ces colères, ils les ont affrontées bien avant nous, depuis cinq cents ans d'exils, mais ils se sont tenu la main ! Les religions, les préjugés, la brutalité des

hommes, les devoirs présumés des femmes, les catégories, les sous catégories, les couleurs qu'on nous colle à la peau, les origines qu'on revendique et qui nous emprisonnent, auraient dû les séparer mais ils ont tenu bon, sans faire de bruit, en se cachant. Ils n'auraient pas dû s'aimer, et ils ont vieilli ensemble.

Entre la mère et l'enfant, l'histoire se noue un matin comme un autre, au printemps 1960, dans une vie que le gamin aimait bien, sous le ciel de l'Algérie dont il ignorait alors que la lumière lui manquerait pour toujours. Il devait avoir dix ans, jouait aux billes et aux petites voitures, son père lui faisait peur mais ils se ressemblaient et se devinaient sans se parler. Sa mère était sa mère, cette évidence intouchable, si rassurante qu'on ne sait même pas qu'elle nous rassure, pour laquelle on s'inquiète dès qu'elle n'est plus à portée de regard, surtout dans une ville d'Alger travaillée par les attentats. En bref l'enfant menait sa vie d'enfant de la guerre, derrière les grilles d'une gendarmerie, face à la Casbah, au croisement du Boulevard de la Victoire et de la montée vers El Biar, par le tunnel des Tagarins.

Sa famille c'était Papa Maman et ses deux frères, un point c'est tout. Les autres personnages étaient éparpillés à l'Est et à l'Ouest. Les papis, les mamies, les tontons, les tatas habitaient loin, dispersés dans cette Afrique du Nord qui bouillonnait. Les grands-parents paternels, Michel et Suzanne, vivaient en Oranie, à trois-cent-cinquante kilomètres d'Alger, dans un village minuscule appelé Kléber à l'époque, près des oncles, tantes, et cousins-cousines, à deux pas d'une ville aux criques paradisiaques, pleines de rascasses, de poulpes, de poissons multicolores : Arzew n'était pas encore un site pétrochimique. L'enfant, ses frères, et ses parents allaient les voir une ou deux fois par an, au bout d'une route pleine de virages.

La famille maternelle habitait encore plus loin, trop séparée pour être visitée ou pour venir à la maison, mille kilomètres à l'est, dans une autre galaxie, pour ainsi dire à des années-lumière, en Tunisie, pays d'autant plus mystérieux qu'il venait d'accéder à son Indépendance et que l'Algérie aspirait à obtenir la sienne, dans les violences qui montaient.

Les grands-parents de Tunisie, Élie et Esther, étaient plus caressants que ceux de l'Oranie. Ils aimaient bien que leurs petits-enfants les appellent « Pépé et Mémé », et les embrassaient beaucoup, mais ils étaient des abstractions, des

absents perpétuels. Ils vivaient trop loin pour exister vraiment. L'enfant ne gardait d'eux que des images insaisissables, un sourire, un geste, une expression, la couleur d'un manteau, il était si petit quand ses parents avaient quitté la Tunisie. Sept années c'est une éternité dans une vie vieille de dix ans. Il entendait parler de ses tantes, Andrée dite Dédée, Jeanne, et Hélène, mais ne les rencontrait pas. Plus qu'une famille, ceux de Tunisie étaient devenus une mythologie, quelques flashes remontés de la petite enfance : le sourire tout en dents de « Pépé » devant une grande glacière rouge, dans une station-service, quand il lui avait tendu une bouteille à la taille fine, son premier Coca-Cola ; les tramways dont les perches lançaient des étincelles ; les phares des voitures dans les rues lumineuses de Tunis, les klaxons, et dans le brouillard des souvenirs, l'une des tantes avec un arrosoir, et une autre avec des airs de magicienne qui fabriquait du caramel avec du sucre, dans une cuillère, sur la flamme d'une gazinière.

Ainsi s'éveillait cet enfant, sous les soleils d'Albert Camus, dont il n'entendit parler que le jour de sa mort, dans l'Écho d'Alger, en caractères énormes, au-dessus de la photo de la Facel-Véga explosée contre un platane. C'était un petit garçon curieux mais déjà mélancolique, qui regardait les hirondelles saturer le ciel bleu de leurs cris suraigus, en se disant qu'elles étaient le symbole du printemps mais aussi du temps qui passe, car à l'automne elles s'en iraient, et le cycle des saisons viendrait à bout des enfances et des oiseaux... Vers l'âge de six ou sept ans, à la demande de ses parents, il s'était mis à fréquenter l'église, en jalousant son grand frère le jour de sa communion solennelle car il portait un costume de marié, brassard de dentelle blanche à la manche, sans se douter du drame qui se cachait dans ces habits du dimanche. Ensuite il était allé au catéchisme, comme son aîné, avec les copains de la gendarmerie, et il avait préparé la même cérémonie dans une indicible excitation, mais en aube immaculée, tel un petit moine ému, à Notre Dame d'Afrique sur les hauteurs d'Alger la Blanche.

Sa mère avait honte d'elle-même et il n'en savait rien. Il baignait dans l'eau bénite, à l'intérieur de son bocal, pas plus tracassé qu'un poisson ne s'étonne de respirer dans l'eau. C'était comme ça, un point c'est tout. Comment deviner qu'un secret se cachait dans le froufrou des soutanes ? Il aimait bien l'atmosphère de mystères qui régnait sous les voûtes, l'encens, les coupelles d'or, l'hostie ronde comme une planète, le tabernacle, le bœuf et l'âne, mais il

avait peur aussi, de l'ombre humide et des flammes de l'enfer, du diable et du paradis terrestre, du temps qui passe et de l'éternité, en s'impatientant souvent des messes qui traînaient en longueur. Se lever, s'asseoir, s'agenouiller, répondre à n'en plus finir « *Et spiritu tuo* » au prêtre qui lançait « *Dominus vobiscum* », il s'ennuyait sur son banc de bois, son regard allait des clous plantés dans les mains du seigneur aux seins naissants des petites filles transfigurées par la foi. Après cinquante minutes il accueillait comme une libération *l'Agnus Dei* qui précédait la sortie.

C'est dans ce bain qu'il a grandi, intrigué par le prêtre débonnaire et barbu qui chouchoutait Marie-Christine la plus jolie de ses copines. Ce curé paternel prenait la petite femme sur ses genoux, et lançait cette réflexion troublante : « Normalement, pour le baptême, on doit se présenter devant Dieu comme un nouveau-né, mais dans la vie il ne faut pas. Vous imaginez si Marie-Christine était obligée de se mettre toute nue ? ». Pour l'imaginer l'enfant ne demandait pas son reste, mais n'y arrivait pas, et ça le tourmentait !

Il entendait parler des juifs, mais pas à la maison. Ce qu'il comprenait n'en faisait pas des personnages recommandables. Le curé les dénonçait au catéchisme quand les gamins étaient bruyants ou qu'ils n'écoutaient pas l'histoire du charpentier Joseph, de sa femme Marie, du divin nourrisson, des rois mages, des marchands du temple, du fils prodigue, des apôtres, bref de la sainte smala qui défilait dans les missels. Il lançait alors avec une voix terrible :

— Vous vous croyez chez les juifs, ou quoi ?

Contre-exemples à la paroisse, les Juifs ne valaient pas plus cher dans la cour d'école que l'enfant partageait avec les petits arabes de la Casbah, au Boulevard de la Victoire. Dès qu'il se disputait avec Abdelhamid, Mustapha, ou Mohamed, ses adversaires faisaient semblant d'avoir envie de vomir, et lui jetaient leur dégoût au visage :

— Espèce de Juif !

Dans la cour de la gendarmerie le Juif apparaissait aussi dans les conversations, personnage ridicule ou repoussant, entre les aventures de Toto ou les infortunes de Marius et Olive. Le Juif avait le rôle du traître, de l'escroc, du crétin, de l'affairiste, du radin. L'enfant ne savait pas qu'il rigolait de lui-même en partageant ces bonnes blagues : « c'est l'histoire d'un type caché dans l'ombre, il prépare un mauvais coup, mais un « bon Français » le débusque à

l'odeur, et il s'écrie :

— Ça pue le Juif !

Telle était l'évidence, pas vraiment menaçante, simplement rigolarde, mais dans cette Algérie qui fut très pétainiste et qui était sortie d'une guerre pour entrer dans une autre, le Juif était une ombre douteuse, et pour tout dire infréquentable...

Après tout, ce n'était pas son affaire. Face aux clapiers, cet enfant imaginaire se demandait ce qu'on ressent quand on est un lapin, devant le fauve du chenil, il pouvait s'interroger sur les pensées d'un berger allemand quand il montre les crocs, en présence de ses copains de la Casbah il songeait au destin qui les avait fait naître arabes, mais l'idée d'être un juif, ou simplement d'en rencontrer un, ne lui avait jamais effleuré l'esprit, tandis qu'il s'ouvrait au monde avec angoisse et passion, dévoré d'envie de vivre et de terreur à l'idée qu'on tue sa mère, sa maman, dans un attentat en ville, quand elle sortait pour aller faire les commissions.

L'histoire commence donc un matin comme un autre, dans une douce banalité, parmi la paisible assurance que nourrit un quotidien tranquille. On devait être au printemps 1960, avec ce ciel d'un bleu inégalable à la fenêtre, et la mer au bout du Boulevard de Verdun, visible sur la gauche, quand il se penchait à la fenêtre pour voir si elle était agitée. Ce jour-là elle était d'huile. Son père était parti au travail, avec sa tenue et son képi, ses frères étaient dans la chambre d'à côté, sans doute, et lui face à sa mère qui ne souriait pas, qui semblait contrariée, et qu'il aidait à faire le lit.

Il était vaguement inquiet. Il se demandait quelle bêtise il avait pu commettre pour la mécontenter comme ça, mais ne s'inquiétait pas trop. Les colères de sa mère ne lui faisaient pas peur. Quand elle criait ça ne prêtait jamais à conséquence. C'est le père qui le terrorisait quand il crispait les lèvres. C'est lui qui punissait à pleines mains, parfois même au ceinturon. Ces jours-là, la mère suppliait son mari des yeux, souffrant des coups qui s'abattaient sur ses enfants. Ce regard implorant, elle l'avait ce matin-là, comme si quelque chose de redoutable allait fondre sur elle, et sur son fils qui l'observait en fronçant les sourcils. Pourquoi se tenait-elle ainsi, le front baissé sous ses cheveux châtons, affairée à tirer les draps, et s'acharnant vingt fois sur la hauteur du rabat qu'elle